

Une minute de la vie d'Einstein
Ou
Quand l'espace fit perdre son temps au temps

Marie La Palme Reyes

Pièce en un acte sans entracte

Résumé

Une minute avant sa mort, Einstein revit des moments de sa vie personnelle et scientifique. Les principaux personnages de cette pièce sont Einstein, Bohr, les deux fils d'Einstein, Mileva, Brecht, Freud, Besso et une journaliste.

Personnages:

Infirmière, voix hors champ seulement

Médecin, voix hors champ seulement

Albert Einstein (1879-1955), Américain d'origine allemande, le plus grand physicien du XXe siècle.

Niels Bohr (1885-1962), Danois, un des plus grands physiciens du XXe siècle.

Une Journaliste, une femme jolie, dans la trentaine mini-jupe grise, un imperméable gris long ample déboutonné, laissant voir les jambes.

Adu (Albert Hans Einstein 1904-1973), le fils aîné de Albert Einstein et de Mileva Marić, un garçon d'environ 13 ans.

Mileva Marić (1875-1948), la première épouse d'Albert Einstein.

Elsa Löwenthal Einstein (1876-1936), la seconde épouse d'Albert Einstein.

Bertold Brecht (1898-1956), dramaturge allemand.

Freud (1856-1939), neurologue et psychiatre autrichien, créateur de la psychanalyse.

Michele Besso (1873-1955), ingénieur suisse italien, grand ami d'Albert Einstein.

Fanny Dawidowicz, jeune fille juive française de 17 ans.

Tete (ou Teddi) (Eduard Einstein, 1910-1965), le plus jeune fils de Albert Einstein et de Mileva Marić, un garçon d'environ 7 ans.

Mise en scène

Un écran couvre le fond de la scène. Au début apparaît une petite tache rouge aux vagues allures de fractale qui grandira tout au long du déroulement de la pièce jusqu'à recouvrir complètement l'écran à la fin de celle-ci. Le plancher est formé d'un tapis en caoutchouc qui peut se déformer facilement lorsque des poids ou des personnages y sont déposés ou y déambulent. Ce tapis (blanc) est quadrillé (noir) et retenu vers l'arrière et sur les côtés. Il est légèrement relevé vers l'arrière de façon à permettre au public de voir les déformations du quadrillage lorsque les gens ou objets se déplacent sur celui-ci. (Autrement dit, essayer de récréer un modèle de l'espace d'Einstein donné par la Relativité générale.) On doit imaginer ce tapis comme le cerveau d'Einstein où se promènent les souvenirs dans la minute précédant sa mort. La tache rouge symbolise la rupture de l'anévrisme qui l'emportera. Donc la pièce se passe en une minute gonflée dans tous les sens à la fois. (Qu'on se souvienne du « Miracle secret » de Borges.)

Chaque fois que des points de suspension apparaissent au milieu d'une phrase, le lecteur-acteur doit montrer hésitation, réflexion, arrêt dans le débit!

Sur des rideaux vaporeux, formant des angles très ouverts avec l'écran du fond de la scène, sont projetées des images de la mer et d'un voilier, des montagnes, des trains et des horloges, des ascenseurs, un violon, lutrin, piano, un ciel étoilé et la Voie lactée. On peut en superposer plusieurs sur des tringles différentes. Ces rideaux bougent doucement sous l'effet d'un ventilateur. Un metteur en scène pourrait s'inspirer du matériel visuel dédié à la Relativité spéciale et à la Relativité générale (Brian Green, etc.) que l'on trouve sur internet

Dédicace

À Gonzalo, por supuesto, et pour tout l'espace-temps qu'il prit le temps de me donner.

Montréal, décembre 2007

Pièce en un acte sans entracte

On voit la tache rouge s'agrandir sur l'écran. Sur le tapis, une table, une chaise où s'assoira Einstein et un vélo appuyé contre un bout de la table. Les personnages de la pièce arrivent du fond, des côtés et du devant de la scène, courent dans tous les sens sur le tapis qui s'infléchit et se déforme sous leur poids. Ils s'assoient sur le tapis. Certains peuvent s'asseoir sur des bancs qu'ils apporteront pour être plus à l'aise. Tete arrive avec un banc et une table sur laquelle il déposera ses rails et son petit train en bois (tout doit être gris), Adu le suit avec un banc et du papier pour écrire. Tous deux forment bloc. Quand l'un apparaît ou disparaît, l'autre aussi apparaît ou disparaît. On doit sentir la confusion et l'urgence. Puis un calme relatif s'établit. Ces personnages (sauf les voix hors champ) sont, en fait, des souvenirs d'Einstein. Ils sont tous habillés de gris, de vêtements amples qui les aideront à devenir informes. Ils se balancent doucement d'avant en arrière. Lorsqu'ils parlent, ils doivent apparaître comme des polichinelles sortant de leur boîte. Quand leurs conversations avec Einstein sont terminées, ils doivent disparaître. Ils restent sur le tapis, mais, au moyen de l'éclairage et de leur habillement, ils doivent tout simplement s'évanouir, devenir informes, quitte à ce qu'un peu plus tard, on les devine dans un balancement de formes grises. Einstein est le seul que l'on voit toujours. Les seules couleurs vives sont sur les écrans, le reste est gris et doit donner une impression de gris. En un mot, on doit donner l'impression, si irréaliste soit-elle, de l'intérieur d'un cerveau.

Infirmière (voix hors champ, essoufflée) : Docteur! Docteur! Venez vite. Venez! Venez! Ça ne va pas!

On entend des pas rapides sur le carrelage. Quelques chuchotements. Une respiration laborieuse.

Médecin (voix hors champ, après quelques instants) : L'anévrisme s'est rompu. Il faut avertir la famille.

Infirmière : Oui, mais, il est 1 h 14 du matin.

Médecin : Une date dont se souviendront tous les scientifiques du monde. Le 18 avril 1955

Einstein (assis sur une chaise, pensif et lentement, à voix claire et haute) : La chose la plus incompréhensible de l'univers...

Infirmière (voix hors champ) : Est-il encore conscient?

Einstein : C'est... qu'il est compréhensible.

Bohr (on le voit soudain apparaître, assis sur un banc, lentement, en hésitant, une forme grise se balançant) : Hum! ... tu crois toujours à la causalité.

On entend en sourdine un passage de l'adagio, deuxième mouvement de la 4e symphonie de Beethoven, celui qui rappelle la marche funèbre. Einstein se met debout, prend son vélo et fait quelques tours. Ce sera difficile, car le plancher est en caoutchouc et s'enfonce au passage du vélo. Bohr disparaît et se fond dans le gris.

Einstein : Tete, tu vois! (*Il s'adresse à Eduard, qui apparaît, jouant avec son train.*) La vie c'est une promenade en vélo, pour garder l'équilibre il faut avancer. Avancer... avancer toujours. (*Il descend de son vélo, relève la tête et ne parle à personne en particulier. Il est songeur.*) Beethoven? (*Il écoute.*) Oui... la quatrième... le deuxième... l'adagio... Ah! cette mélodie des violons reprise par les vents.

Einstein reprend lentement ses tours de vélo. La musique s'arrête, decrescendo.

Journaliste (*se lève et essaie de suivre Einstein, elle a un micro à la main*) : Professeur Einstein, pourquoi avez-vous choisi la physique?

Einstein (*faisant sur le tapis, des tours de vélo de plus en plus rapides*) : J'avais encore moins de talent dans les autres domaines.

Journaliste (*essoufflée et courant toujours derrière Einstein*) : Votre réponse est étonnante.

Einstein : Je n'ai pas de talents spéciaux.

Journaliste : Ne vous moquez pas de moi!

Einstein : Je suis passionnément curieux. C'est tout.

Journaliste : S'il vous plaît, Professeur, arrêtez de tourner en rond! Je suis étourdie.

Einstein : Mon déplacement se fait le long de la géodésique de mon cerveau. J'éprouve mon accélération comme une gravitation qui me retient encore, pour un certain temps, à l'intérieur de mon cerveau. Vous comprenez?

Journaliste : Non!

Einstein (*se parlant à lui-même en souriant, il est détendu, il oublie la journaliste*) : Mon cerveau est devenu une machine à engendrer des phrases dans tous les sens ... qui tournent en rond... une ronde... une comptine

Backe, backe Kuchen, der Bäcker hat gerufen.
Wer will schönen Kuchen backen,
der muss haben sieben Sachen,
Zucker und Salz...

Que cette grise matière est étrange et pleine de boîtes à surprises.

Journaliste : Je m'excuse, professeur, je n'ai pas compris.

Einstein : Aucune importance. Excusez-moi, je suis en train de mourir...

Journaliste : De courir?

Einstein : Surtout, de mourir. Mes paroles glissent sur ma langue sans aucune retenue. Méfiez-vous de mes mots, écoutez ma pensée.

Journaliste (*continuant à suivre Einstein*) : Quel a été pour vous le plus profond enseignement de Newton?

Einstein : La stricte causalité. (*Einstein s'arrête et fixe les jambes de la journaliste.*) Vous avez de très belles jambes... le tout est bien balancé, simple, harmonieux.

Journaliste : Hum! Merci. Y a-t-il eu, depuis Newton, l'apparition en physique d'un concept qui vous paraît plus important que les autres?

Einstein (*oubliant complètement les jambes de la journaliste*) : Oui, le concept du champ continu. Deux types d'éléments conceptuels coexistent aujourd'hui dans la physique; d'une part, des points matériels, ou des objets soumis à des forces à distance, d'autre part, le champ continu, comme un drap, une nappe. Un état intermédiaire de la connaissance... évidemment.

Journaliste : Votre admiration pour Newton ne vous a pas empêché de rejeter l'espace absolu.

Einstein : Dans la théorie de la Relativité spéciale, il n'y a ni espace absolu, ni temps absolu.

Journaliste : Oui, oui, je sais, tout est relatif. Quelle a été votre réaction relativement à l'article « Assaut contre l'Absolu » du New York Times où on affirme que les fondements de la pensée humaine ont été minés par vos théories?

Einstein (*débit rapide, le ton monte*) : La Relativité n'est pas la même chose que le relativisme, chère Madame. Je n'ai jamais parlé de relativisme quant à l'objectivité des valeurs morales et de la vérité. Pourquoi ai-je donc donné ce nom à mes théories?

Michele Besso fait une apparition et disparaît aussitôt (comme une idée qui passe rapidement par la tête).

Michele Besso : Chacun doit apporter, de temps en temps, son offrande à l'autel de la bêtise.

Journaliste : Ne vous fâchez pas, Monsieur le Professeur.

Einstein : Je ne suis pas fâché. Je suis stupéfait. Ne retenez que deux choses, chère Madame, il n'y a ni scène universelle où tout se passe, ni tic-tac unique qui s'entend partout dans l'univers. Le temps est relatif et l'espace est relatif. Mais, il y a une nouvelle constante, un nouvel absolu.

Journaliste (*intéressée*) : Ah! Oui? Lequel?

Einstein : La vitesse de la lumière

Journaliste (*parle de plus en plus vite et court de plus en plus vite après Einstein*) : Expliquez-vous? Pourquoi, Professeur Einstein?

Einstein : Le temps et l'espace changent quand vous vous déplacez, mais ils s'ajustent de façon telle que la vitesse de la lumière reste constante.

Journaliste : Je ne comprends pas.

Einstein : Plus l'espace diminue et plus le temps augmente, ils s'ajustent l'un l'autre pour que la vitesse de la lumière reste constante. Pour Newton, le temps et l'espace étaient absolus, mais la vitesse de la lumière pouvait changer.

Journaliste : Personne n'avait pensé à ce lien entre l'espace et le temps avant?

Einstein : Non, car ces effets ne peuvent être observés qu'à des vitesses se rapprochant de la vitesse de la lumière. Aux vitesses lentes que nous connaissons, le temps et l'espace ne semblent pas connectés. Seulement une infime quantité du déplacement à travers le temps est transformée en déplacement à travers l'espace. Cette petite quantité existe, mais elle est très difficile à détecter. Ça va?

Journaliste : Oui.

Einstein : Imaginez maintenant que vous vous approchez de la vitesse de la lumière, donc à cette vitesse, l'espace parcouru sera de plus en plus grand.

Journaliste : Je comprends. Pour garder la vitesse de la lumière constante, il faudra donc que le temps diminue. N'est-ce pas?

Einstein : Oui. Supposons que vous avez atteint la vitesse de la lumière, alors...

Journaliste : Le temps s'arrêtera... mais c'est impossible.

Einstein : Exactement. Donc, il n'y a que la lumière pour qui le temps s'arrête. Pour la lumière, il n'y a pas de déplacement à travers le temps, il n'y a que son déplacement à travers l'espace. Seule la lumière peut aller à la vitesse de la lumière.

La journaliste essaie de rattraper Einstein qui a recommencé ses tours de vélo, de plus en plus vite autour du tapis, en récitant la comptine.

Einstein : Eier und Schmalz,
Milch und Mehl,
Safran macht den Kuchen gel'.
Schieb, in den Ofen rein. ...

Journaliste : Le temps ne s'arrêtera jamais pour moi! Je vais continuer à vieillir.

Einstein : Oui, mais vous pourriez vieillir moins vite que nous si vous voyageiez à une vitesse se rapprochant de la vitesse de la lumière. Pour nous humbles mortels, votre temps semblerait diminuer, votre minute n'en finirait plus de se dilater. Vous pourriez ne vieillir qu'une minute alors que nous en aurions vécu des milliers. (*Einstein éclate de rire.*) Ah! Ah! Ah!

Elle abandonne et va s'asseoir sur un banc. Elle disparaît. Einstein fait encore quelques tours de vélo. Einstein descend de vélo, retourne à sa chaise, s'assoit et se plonge dans ses réflexions. L'éclairage fait apparaître le groupe formé d'Adu et de son frère, Tete, ainsi que les éléments de leur décor, table, rails et petit train en bois, matériels pour écrire.

Adu (*assis à côté d'Eduard, tout en écrivant une lettre à son père, il la lit à haute voix*) : Cher papa, je viendrai passer le Nouvel An avec toi. À Noël, je préfère être avec maman et Tete. Maman m'a acheté des skis, mais c'est aussi ton cadeau, tu devras remettre l'argent à maman. Ton Adu.

Quand Adu et Tete ne parlent pas, l'éclairage et leurs vêtements doivent faire oublier leur présence.

Einstein (*réflexif, il se récite une leçon apprise depuis longtemps qu'il se remémore pour continuer son raisonnement*) : La mécanique de Newton est déterministe. Le futur d'une particule est tracé si on connaît sa position et sa vitesse à un moment donné. Les statistiques ne sont qu'un outil et leur emploi ne montre que nos limitations à suivre le destin de chaque particule. Les probabilités ne sont pas constitutives de cette théorie.

Bohr réapparaît.

Bohr : Hum! Hum!

Einstein (*s'enflammant*) : Mais, la mécanique quantique, à sa base même, est constituée par les statistiques. C'est comme si la nature, elle-même, refusait de se connaître davantage. Absurde!

Bohr (*avec insistance*) : Parce que tu crois à la causalité.

Einstein : C'est absurde... complètement absurde! Je ne peux croire que Dieu ait créé de belles et subtiles lois régissant presque tout ce qui arrive dans l'univers sauf quelques aspects qu'Il aurait complètement abandonnés à la chance.

Bohr : Il n'y a pas de stricte causalité dans le monde sous-atomique.

Einstein : Dieu ne joue pas aux dés!

Bohr (*haussant le ton*) : Mais arrête de dire à Dieu ce qu'Il doit faire! Le rôle de la physique n'est pas de découvrir comment est la nature, (*Einstein veut l'interrompre, mais il poursuit*) mais plutôt de découvrir ce que nous pouvons en dire. Il n'y a pas de réalité sous-jacente. Tu comprends? Il n'y a pas de réalité sous-jacente. Voilà! (*Avec emphase et insistance.*) Il... n'y... a... pas... de réalité... sous-jacente!

Einstein : Tu auras beau répéter jusqu'à la fin des temps, tu ne me convaincs pas! On ne peut pas faire une théorie avec un tas de « peut-être ». Même si, empiriquement et logiquement, c'est correct... c'est profondément faux. C'est viscéralement faux!

Bohr : Tu es vraiment têtu!

Einstein : Tu me vois comme une autruche enfouissant sa tête dans le sable relativiste pour affronter le méchant quantum. Mais, dis-moi, comment peux-tu croire que les deux moitiés d'une particule, séparées par des milliers de kilomètres, puissent encore se conduire comme une seule entité? Comment peux-tu croire que dès que tu agis sur l'une, l'autre réagit?

Bohr : Parce que les deux fragments ont déjà été en contact, ils demeurent liés pour toujours indépendamment de la distance qui les sépare. Les deux parties continuent à former le système que l'on mesure.

Einstein : De la magie! De la magie qui va plus vite que la vitesse de la lumière! Une action à distance spectrale! Ce n'est pas sérieux.

Bohr : Tu n'as pas réussi à montrer que la mécanique quantique est fausse.

Einstein : C'est vrai. Écoute-moi, je sais que la mécanique quantique est la théorie qui a le plus de succès, qui réussit le mieux... mais elle est incompatible avec notre compréhension habituelle de localité.

Bohr : Hum! Hum! ... C'est vrai.

Einstein : La question est de savoir si la description théorique de la nature est déterministe ou non.

Bohr (*le débit de Bohr est toujours très lent et hésitant*) : Nous sommes deux vieux boucs, s'affrontant tête contre tête, avec pour toute arme, des expériences de pensées que nous réfutons les uns après les autres.

Einstein : Durant ma longue vie, mon cher Bohr, très peu d'êtres humains m'ont causé une telle joie par leur seule présence. Je suis content que tu sois là aujourd'hui; je me sens moins seul dans mon face à face avec cette dernière expérience de pensée.

Bohr : Je me souviens d'une fois, à Copenhague, où pris tous les deux par nos discussions, nous avons fait des allers et retours dépassant chaque fois notre arrêt. (*En riant.*) Imagine ce que les gens devaient penser de nous!

Les deux éclatent de rire à ce souvenir.

Einstein (*revenant sans cesse à ses préoccupations*) : Y a-t-il une image conceptuelle de la réalité qui est complète et qui ne fait pas intervenir les statistiques? Je ne peux concevoir que les événements de la nature se conduisent comme un immense jeu de chance. Le fait que le monde soit compréhensible...

Bohr : Oui... non... hum! Ne me force pas à parler plus clairement que je ne pense.

Einstein : Un jour, on parviendra à une description complète de la réalité, malgré tout ce que tu en dis. La croyance dans un monde extérieur indépendant de celui qui le perçoit est à la base de toutes les sciences. De cela, je suis sûr.

Bohr : De cela, je doute.

Einstein : Tu dis que ce sont nos observations qui affectent et déterminent la réalité, que notre compréhension de l'univers dépend de celui qui le perçoit. Bien. Admettons. Alors quand une souris l'observe, comment cela change-t-il l'état de l'univers?

Bohr : Sois sérieux! Quelle expérience a-t-elle faite?

Ils rient tous les deux.

Einstein (*après quelques instants*) : As-tu remarqué quelque chose?

Bohr : Quoi?

Einstein : Je glisse sur une paroi de glace, rien ne me retient.

Médecin (*voix hors champ*) : Avez-vous averti la famille?

Bohr (*tendrement ironique*) : Non! Vraiment? Encore une de tes expériences de pensée?

Einstein : Tu crois? Essaie donc de la réfuter! Je t'assure ça m'aiderait.

Bohr : Ne détourne pas la question.

On entend tout doucement le même passage de la 4e symphonie de Beethoven.

Einstein : Entends-tu?

Bohr : Beethoven?

Einstein : Oui.

Bohr s'évanouit dans le décor, remplacé comme par métamorphose par la journaliste qui s'approche de Einstein, tout doucement. Elle se place entre Einstein et son vélo. Einstein n'est pas encore conscient de sa présence. Il se met debout ouvre sa braguette et urine sur le bord du tapis de caoutchouc.

Einstein (*il parle tout seul à voix haute, pensant être seul, récite comme une litanie*) :
Ouf! Quel bonheur! Peut-être le seul non encore scruté à la loupe par mes médecins, mes femmes, Maya, ma mère, mon père, Bohr, Adu, Tete, mes collaborateurs, la statue de la liberté, le FBI, Edgar Hoover, ma secrétaire, Oppenheimer, les journalistes, le premier ministre d'Israël, Margot, Bibo, Johanna. Mon petit bonheur secret, à moi... debout... face à l'entropie, face à l'irréversibilité des phénomènes naturels.

Il se retourne et se retrouve face à face avec la journaliste. Il referme sa braguette lentement.

Journaliste : Oh! Je m'excuse. (*Einstein sourit et lui sort la langue.*)

Einstein : Ne vous en faites pas. Tiger et Chico partagent aussi ce secret avec moi.

Journaliste : Votre chat et votre chien?

Einstein : Oui. Vous savez mon chien est très intelligent. Il essaie de mordre le facteur qui m'apporte toujours trop de courrier. Il sait que ces lettres m'empêchent de sortir plus souvent avec lui.

Journaliste : Et Bibo?

Einstein : Bibo, c'est mon perroquet. Un très mauvais étudiant.

Journaliste : Ah! Oui? Et pourquoi?

Einstein : Il ne rit pas de mes blagues! (*Ils rient tous les deux.*) Bon! Pourquoi vouliez-vous me rencontrer?

Journaliste : Votre immersion dans vos théories et pensées scientifiques...

Einstein (*distrain, jouissant du vent, prenant une grande respiration*) : Le vent souffle avec ravissement. (*Il sort de sa poche un petit papier pour connaître la direction du vent.*) Le vent... quelle douceur! Nous serions bien sur le voilier. Que disiez-vous?

Journaliste : Votre immersion dans vos théories et pensées scientifiques ne vous a pas empêché d'être à l'écoute des problèmes humains. Pouvez-vous...

Einstein (*l'interrompant*) : On m'a reproché de n'avoir d'oreilles que pour les problèmes de purs inconnus, alors que je restais sourd à ceux de ma famille.

Journaliste : C'est vrai?

Einstein : Je ne crois pas... mais qui sait? Peut-être est-ce ainsi que mes fils et Mileva l'ont vécu?

Journaliste : En lisant un vieil article de journal, j'ai appris que Harry Isay, Docteur ès sciences économique et politique de l'Université de Munich, journaliste, correspondant à Paris...

Einstein : Nous avons échangé de nombreuses lettres entre 39 et 42. J'ai essayé de l'aider à venir aux États-Unis. Mais mon influence ne valait plus rien. Elle s'était dévalorisée comme le mark allemand d'après-guerre. J'étais intervenu trop souvent. Je n'ai pu rien faire pour lui. Harry Isay alla de camp en camp, parcourant des kilomètres de dédales bureaucratiques, dévisagé par des yeux qui ne savaient plus que torturer. Le 16 septembre 1942, Harry Isay faisait partie du convoi # 33, en route vers Auschwitz. Sur 1003 personnes, on compta 33 survivants. Il n'était pas de ceux-là.

Journaliste : Je sais que vous avez fait tout ce que vous pouviez pour venir en aide...

Einstein : Ma relation avec le peuple juif est devenue mon plus important lien humain. (*Regardant soudainement avec attention la journaliste.*) Vous êtes belle à regarder. J'aimerais passer quelques heures avec vous, allons sur mon voilier. Il fait beau et le vent souffle gentiment.

Journaliste : Un autre jour? Peut-être?

Einstein : Il ne me reste plus beaucoup de temps.

Einstein retourne s'asseoir. La journaliste disparaît. Il se prend la tête entre les mains et revit des moments pénibles. Puis, soudain, Mileva apparaît, elle berce un enfant imaginaire dans ses bras.

Mileva (*triste*) : Lieserl! Ma petite Lieserl! M'appelles-tu? Je t'entends à peine. Tu es devenue tellement lourde... tu as pris le poids de tous mes remords.

Einstein (*préoccupé, contraste avec le calme affiché jusqu'à présent*) : Ah! Mileva. Que tu étais douée pour jouer le malheur et la souffrance!

Mileva : Et toi... pour afficher l'indifférence.

Einstein (*chaleureux, tendre, il faut le sentir impliqué comme s'il retournait au temps de ses amours*) : Mileva, ma Doxerl, donnons-nous l'illusion d'une minute de paix dans cet océan immuable, donnons-nous l'illusion d'une minute de sérénité, Doxerl, ma petite sorcière, sans toi, je manque de confiance en moi, de plaisir dans mon travail, de plaisir à vivre. Sans toi, ma vie n'est pas une vie. Écoute-moi, j'ai acheté deux petites cuillères à café pour notre ménage. Nous serons libres comme l'air et poursuivrons nos recherches en buvant du café. Que j'ai hâte de te presser contre moi ma petite gamine, ma coquine sorcière, ma petite véranda. (*Un long moment de silence. Mileva disparaît. Changement de rythme et de ton, comme s'il entrait soudainement dans un autre monde.*) Je n'ai pas encore réussi à dériver la mécanique quantique d'une théorie causale sous-jacente... et je doute maintenant que cette théorie puisse, un jour, donner un compte-rendu satisfaisant de la structure atomique de la matière et des phénomènes quantiques.

Infirmière (*voix hors champ*) : N'y a-t-il rien à faire?

Médecin (*voix hors champ*) : Que voulez-vous faire? C'est un anévrisme de l'aorte abdominale.

Infirmière (*voix hors champ*) : Souffre-t-il beaucoup?

Médecin (*voix hors champ*) : Je ne crois pas.

Infirmière (*voix hors champ*) : Est-il conscient?

Médecin (*voix hors champ*) : Peut-être de ses souvenirs. Qui sait?

Infirmière (*voix hors champ*) : Que c'est mystérieux ce monde de la fin! Une autre énigme de la vie? Une conscience qui s'éteint. Où va-t-elle? Où va-t-elle, la petite flamme?

Einstein (*continuant sur le même ton, bien marquer ces changements de rythme*) : Je trouve intolérable qu'un électron irradié puisse, librement, d'un coup de tête, pour ainsi dire, choisir l'instant de son départ et le sens de sa trajectoire. Si c'est comme ça, je préfère devenir croupier dans un casino... au bord de la mer.

L'éclairage illumine le rideau représentant la mer et un voilier, le groupe Adu-Tete et Mileva.

Adu (*assis à côté d'Eduard, il écrit une lettre à son père*) : Cher papa, nous avons installé des câbles aériens, par-dessus les câbles du tramway, entre notre maison et celle, où demeure mon copain, de l'autre côté de la rue. Nous pouvons envoyer des messages et

beaucoup d'autres choses. Maman demande de faire parvenir l'argent directement à sa banque. J'ai joué un morceau de Mendelssohn et quelques pièces de Schumann. Tout le monde dit que je joue très bien. Quand viens-tu nous voir? On s'ennuie de toi. Ton Adu.

Mileva (*soliloquant dans son coin sans regarder Einstein et continuant à bercer l'enfant imaginaire*) : Tu disais que nos âmes noires jouaient à l'unisson au milieu de nos agapes de saucisses, de notre amour du café noir et de... « Etc. ». Oh! Oui, mon Johnnie. Je devinais la promesse de tout un futur bohème dans cet « Etc. » impertinent que tu m'envoyais au bas de tes lettres. (*Elle fait le geste de déposer l'enfant à terre. Elle se lève, esquisse des pas de danse en se serrant dans ses bras, elle boite légèrement quand elle se déplace, elle rit.*) Tu m'écrivais que ton plus cher désir était de m'embrasser, de me serrer dans tes bras, de rire, de marcher, de discuter, de partager avec moi une vie de recherches et d'études loin des conventions bourgeoises. Nous avons fait notre nid d'amour dans le coeur l'un de l'autre et nous y étions heureux.

L'éclairage illumine les rideaux sur lesquels on voit des ascenseurs, des horloges, des trains.

Einstein : Que font toutes ces images dans ma tête? Je ne contrôle plus mes idées... des polichinelles qui sortent de la boîte à souvenirs? Et encore ces mots sans suite, cette comptine absurde.

Backe, backe Kuchen, der Bäcker hat gerufen.

Wer will schönen Kuchen backen,

der muss haben sieben Sachen. ...

Et la suite... la suite? Mais où est la suite? Ah! Oui!

Zucker und Salz,

Eier und Schmalz,

Milch und Mehl,

Safran macht den Kuchen gel'.

Schieb, in den Ofen rein...

Einstein retourne à sa table, reprend ses réflexions. Tout est noir autour de lui.

Infirmière (*voix hors champ*) : Dois-je lui parler? Essayer de le faire sortir de sa torpeur?

Einstein : Je divague? Que se passe-t-il? Non, non... je dois me ressaisir. Je dois vivre, lucide jusqu'au bout... jusqu'au bout de ma conscience.

Médecin (*voix hors champ*) : Pourquoi? À quoi ça servirait?

Einstein : Sans ce sentiment d'être en harmonie avec des hommes partageant les mêmes convictions que moi, sans la recherche continue de la vérité objective, la vie m'aurait paru... tellement vide... tellement vide.

Médecin (*voix hors champ*) : Non, laissez-le s'éteindre doucement. Il n'y a aucun espoir.

Infirmière (*voix hors champ*) : Un miracle?

Einstein (*comme pour se donner du coeur au ventre*) : Je ne peux m'apitoyer sur mon sort. Notre petit moi ne peut être tragique s'il a le sens de l'humour.

Médecin (*voix hors champ*) : Vous y croyez?

Adu : Cher papa, je peux enfin jouer la sonate de Mozart et Tete a appris une belle chanson pour toi. Nous sommes très contents du retour de maman à la maison, nous étions si seuls. J'ai appris la 4e conjugaison et la 5e déclinaison. La facture de l'assurance vie est arrivée : 139,7 francs.

Einstein (*il essaie de se convaincre*) : Ce qui fut essentiel pour moi ce n'est pas ce j'ai fait et ce que j'ai éprouvé, mais, ce que j'ai pensé et comment je l'ai pensé.

Adu : Maman demande que tu déposes ce montant à sa banque. C'est plus facile pour elle. J'ai fait un petit bateau en bois. Il flotte très bien et nous avons beaucoup de plaisir. Salutations de ton Adu.

Fanny (*qui était couchée sur le tapis se met debout brusquement et s'approche d'Einstein, elle est exaltée, avec des signes évidents de désespoir*) : Vous êtes le seul homme au monde qui peut nous sauver, nous, les Juifs errants, haïs de tout le monde.

Einstein (*encore dans ses pensées*) : Ce que j'ai pensé et, comment, je l'ai pensé.

Fanny (*suppliante*) : Notre sort est entre vos mains, il vous suffirait d'une parole, d'un geste. Demandez-leur qu'on nous donne la Palestine.

Einstein (*s'apercevant de la présence de Fanny*) : Mademoiselle, que dites-vous?

Fanny : Demandez-leur qu'on nous donne la Palestine.

Einstein : Mademoiselle, vous vous méprenez sur mes possibilités d'action dans le domaine politique.

Mileva (*s'avance vers Einstein et lui parle à l'oreille*) : Je pense que l'on ne devrait rien dire au sujet de Lieserl maintenant. Es-tu d'accord?

Fanny : Vous seul pouvez les influencer.

Mileva (*continue ses chuchotements*) : J'ai demandé à papa, il m'a dit que tu avais raison, il ne faut pas la nourrir avec du lait de vache.

Einstein : Les Juifs qui ont du pouvoir ou de l'influence ne m'écoutent pas

Fanny : Vous êtes l'homme le plus intelligent de tous les siècles.

Mileva (*de même*) : Je n'aimerais pas me séparer d'elle. Toi, non plus, n'est-ce pas? Nous pourrions quand même continuer notre vie de bohème. Faisons-nous confiance, mon Johonzel. Je serai encore ton étudiante comme à Zurich, ta véranda, ta petite sorcière bien-aimée.

Einstein : La faculté créatrice de l'esprit n'est pas synonyme d'habileté ou d'influence politique.

Fanny : Vous seul avez la force et la puissance de nous rendre heureux.

Einstein : Mademoiselle, je vous en prie.

Fanny : Tous nos parents de France ont été brûlés, toute la famille de Pologne a été déportée.

Einstein : Essayez de prendre plaisir à la beauté de ce monde. Rendez votre cœur aussi indépendant que possible des êtres humains.

Fanny : J'ai trop souffert, j'en suis arrivée à ne plus croire en Dieu, il y a trop d'injustice.

Mileva (*de même*) : Oh! Johonzel, qu'allons-nous devenir?

Einstein : Si vous acquérez cette indépendance, vous reprendrez goût à la vie.

Fanny disparaît.

Mileva (*de même*) : Oh! Johonzel, qu'allons-nous devenir? Je ne pourrai jamais vivre sans toi.

Mileva disparaît.

Brecht (*apparaît soudainement et commence à tourner autour d'Einstein*) : Tcut! Tchut! Tchut! Tous ses parents sont partis en fumée et tu lui demandes de prendre plaisir à la beauté du monde. Non... mais!

Einstein : Que fais-tu ici? Je n'ai guère souvent pensé à toi...

Brecht : Je te ferai remarquer que je n'y suis pour rien. N'est-ce pas? C'est dans ta tête que ça se passe!

Einstein : J'ai admiré ta pièce sur Galilée, c'est vrai, mais il me semble que tu as dit que je n'étais pas un bon sujet pour toi. Tu as dit que je n'étais qu'un **ce**, qu'un **ça** et qu'aucun **moi** ne pouvait s'agripper à ma carcasse.

Brecht : Aurais-je, par hasard, touché une corde sensible?

Einstein : Non! Pourquoi?

Brecht : Je n'en suis pas si sûr.

Einstein : Pourquoi aujourd'hui? Crois-tu vraiment que ma mort sera plus tragique que ma vie?

Brecht : Non.

Einstein : Tu dois être à court d'idées!

Brecht : Ironise si tu veux, mais j'ai trouvé.

Einstein : Ah!

Einstein écoute Brecht malgré lui. Il n'est pas content. Une idée qu'il ne peut s'enlever de la tête.

Brecht : En 1905, tu as sorti de ton cerveau la théorie quantique. Cette théorie a pris son envol. Elle est devenue une des plus importantes théories physiques. Et toi, pendant un demi-siècle, tu as tenté de la réfuter, de la dénigrer, de la renier. (*Exalté.*) Superbe tragédie! Le créateur tout puissant, le Pygmalion, vouant son oeuvre aux gémonies.

Einstein : Écoute-moi bien! La théorie quantique est une théorie consistante, mais non complète. Ce que je n'admets pas c'est le degré de finalité que la communauté scientifique veut lui assigner. Un degré de finalité qu'elle ne possède pas. Cinquante ans de questionnement et aucune réponse. Le quantum est-il un minuscule paquet d'énergie ou bien une constante mesurant notre incapacité à atteindre la nature? Qu'est-ce qu'un quantum de lumière? Qu'est-ce qu'un photon? Une onde? Une particule? Les deux? Autre chose?

Brecht : Je ne comprends pas.

Einstein : Ça ne fait rien. La recherche de la vérité est peut-être plus satisfaisante que sa possession. Une recherche qui aboutira un jour... mais je ne serai plus là.

Brecht : Plus on s'approche de toi et moins on te connaît... car moins on peut se reconnaître en toi. Il n'y a aucune pitié pour toi-même en toi-même. C'est ce qui me fascine et me rebute à la fois. Je voudrais pouvoir te secouer comme un arbre pour voir ce qui en tombe.

Einstein : Il en tomberait Mileva.

Brecht : Quoi?

Einstein (*étonné de ce qu'il vient de dire, il regarde Brecht*) : Mais qu'est-ce que je dis? Mes yeux, mes idées glissent, ma langue dit n'importe quoi, mes mains essaient de s'agripper. C'est peut-être ça la mort? Oui, il en tomberait Mileva. Un petit coin de pitié qui est resté après l'amour.

Brecht (*parle à un public imaginaire, Einstein écoute malgré lui*) : Voici comment débutera ma pièce. (*Théâtral.*) Dieu dit : « Concevons un pacifiste...

Einstein : Mon pacifisme sourd de ma profonde antipathie envers la cruauté et la haine.

Brecht (*après une hésitation, ironique*) : ... qui prônera la guerre.

Einstein (*ardent*) : Un scientifique confronté à des faits nouveaux accepte de revoir ses positions? Non? Les gens ne réalisaient pas que l'Allemagne se réarmait à toute vitesse et que sa population était endoctrinée et manipulée par le nationalisme.

Brecht : Ne m'interromps pas! Je reprends donc. Dieu dit : « Concevons un pacifiste... qui prônera la guerre...

Einstein : Oui, c'est vrai... j'étais devenu un militant... pacifiste!

Brecht : Mais arrête de m'interrompre. Je reprends. Dieu dit : « Concevons un pacifiste qui prônera la guerre, un antinationaliste qui deviendra sioniste, dotons cet être d'une profonde intelligence, d'une lucidité aveuglante et baptisons-le Einstein. » C'est ainsi qu'Einstein devint la première expérience de pensée de Dieu... le reste de l'univers ne fut que création spontanée. (*Décrivant sa future pièce.*) Trois coups de bâton... musique éclatante, éclairage rouge... et le rideau se lève. Tu apparais. (*Se tournant vers Einstein.*) Qu'en penses-tu? Pas mal, n'est-ce pas?

Einstein : Absurde! Dieu n'a pas pris le temps de m'imaginer.

Brecht : Toute ta vie, tu as prêté plein d'intentions à Dieu : « Dieu ne joue pas aux dés », « Subtil est Dieu, mais malicieux il n'est pas », « Dieu ne peut décréter que 4 est un nombre premier », Dieu ici, Dieu là!

Einstein : Bon, bon, ça va!

Brecht (*décrivant encore sa future pièce*) : Voici les deux scènes principales de ma pièce : d'un côté, l'univers des phénomènes naturels aux lois harmonieuses, de l'autre, le monde des humains aux lois chaotiques. (*Mimant la scène.*) Et toi, placé au centre, tu fuis l'une pour te réfugier dans l'autre sans jamais arriver à les concilier.

Einstein : La nature n'épousera jamais les lois chaotiques des actions humaines. Attends! Je me souviens d'un rêve que j'ai fait l'autre nuit. Freud dictait les lois de la nature sur le mont Sinaï et les labyrinthes de l'inconscient devenaient ceux de la nature.

Et je me disais, mais à quoi servent mes théories? Je me suis réveillé en sueur, avec la certitude de n'avoir rien fait de toute ma vie.

Brecht (*soudainement pensif et dubitatif*) : Et moi, j'ai l'impression de faire du funambulisme sur des toiles d'araignée... certains politiciens ont taxé ton esprit d'humour et ta lucidité politique de « naïveté ». Le public te considère maintenant comme un vieillard aux paroles impertinentes, à la chevelure ébouriffée, aux pieds nus dans ses sandales.

Einstein (*il rit de bon coeur*) : Ah! Ah! Le vieux sage indigne.

Brecht : En un mot, l'icône du parfait savant distrait que l'on accroche au mur et qui ne dérange plus... sauf qu'il n'a pas eu encore l'élégance de mourir.

Einstein : Ne t'inquiète pas. Ça ne saurait tarder.

Brecht (*découragé*) : Et maintenant, les féministes se joignent à la cohue!

Einstein rit de plus belle.

Infirmière (*voix hors champ*) : L'avez-vous entendu rire? Est-ce un réflexe conditionné?

Brecht : Selon elles, Mileva...

Il faut bien marquer les différences de rythmes. Lorsqu'Einstein s'adresse à ses enfants, il devient tendre et souriant.

Tete (*restant dans le noir*) : Papa! Papa, pourquoi es-tu si célèbre?

Mileva (*déterminée, se dirigeant vers Brecht*) : Je l'ai aidé à résoudre certains problèmes mathématiques dans sa Relativité spéciale. C'est vrai. Mais personne, vous comprenez, personne ne pouvait intervenir dans son travail créatif, dans le flot de ses idées lumineuses. Je lui ai sacrifié ma carrière, il a pris ma vie. Ça suffit!

Mileva disparaît et l'éclairage se dirige vers le groupe Adu, Tete et Einstein.

Tete : Pourquoi es-tu si célèbre, papa?

Adu : Tete, laisse papa.

Einstein : Imagine, Tete, une coccinelle aveugle qui se déplace le long de la surface d'une branche courbée, elle ne s'aperçoit pas que le chemin parcouru est courbe. Tu comprends? (*Tete montre qu'il a compris.*) Et bien, moi, j'ai eu la chance de voir ce que la coccinelle n'a pas vu.

Adu : La gravité est la courbure de l'espace-temps?

Einstein : Presque! Tu deviens savant, mon grand.

Tete : Papa, pourquoi dis-tu que Dieu ne veut pas jouer aux dés? Il est pas gentil Dieu! Il ne veut pas jouer avec toi?

Einstein : Dieu a d'autres choses à faire, Tete.

Tete : Mon ami dit que Dieu c'est un vertébré gazeux. Moi aussi, je crois qu'il est un vertébré gazeux. ... C'est quoi, papa, un vertébré gazeux?

Médecin (*voix hors champ*) : Saviez-vous que l'anévrisme abdominal est souvent d'origine syphilitique, ainsi d'ailleurs que les attaques récurrentes d'anémie?

Infirmière (*voix hors champ*) : Non! ...

Médecin (*voix hors champ*) : N'a-t-il pas a eu deux enfants mentalement handicapés?

Infirmière (*voix hors champ*) : Vous croyez qu'Einstein?

Einstein se lève et commence à marcher de long en large.

Einstein (*préoccupé*) : J'ai traité Mileva comme une employée que je ne réussissais pas à limoger. ...

Médecin (*voix hors champ*) : Tchut! Tchut! Tchut! Je n'ai rien dit.

Einstein (*très triste*) : J'ai perdu, pour toujours, l'abandon confiant de mon Adu et de mon Tete, leurs petits bras autour de mon cou, leurs fous rires, le regard de leurs yeux confiants, le regard de leurs yeux suppliants quand je partais et repartais. L'oubli est impossible. Seul l'émoussement de la pointe vive du deuil à faire est possible... avec le temps qui passe.

Infirmière (*voix hors champ*) : Regardez! Ses paupières frémissent. Il ouvre la bouche comme un poisson hors de l'eau qui a besoin d'air. Ne peut-on le soulager?

Einstein (*écrivain à sa table de travail*) : Que tu me manques, mon Adu. Tu sais, tu peux apprendre de moi beaucoup de choses que personne d'autre ne pourra t'enseigner. Mes découvertes, obtenues au bout de ce travail de titan, devraient servir nos seulement à des étrangers, mais à mes deux petits garçons. Je viens de terminer un de mes meilleurs articles. Je n'avais jamais travaillé aussi dur. Écoute, je vais essayer de t'expliquer! La matière dit à l'espace-temps comment il doit se courber et l'espace-temps, à son tour, dit à la matière comment elle doit se déplacer. Tu vois, c'est comme si j'avais composé la chorégraphie d'un tango cosmique dont les protagonistes sont l'espace et le temps, la matière et l'énergie. Une nouvelle façon de regarder la réalité. Je t'expliquerai mieux aux vacances de Pâques. J'ai hâte de te revoir, mon Adu. À bientôt, ton papa.

Einstein s'appuie contre le dossier de la chaise, il allonge ses jambes sous la table, relève la tête et regarde un ciel absent, il parle calmement.

Einstein : Il est possible que la physique ne puisse être basée sur le concept du champ continu. Dans ce cas, rien, rien, ne restera de mon château de cartes construit dans l'air.

Quelques moments de silence, puis la journaliste ose finalement intervenir dans les pensées d'Einstein.

Journaliste : Monsieur le Professeur, permettez-moi...

Einstein (*ne voyant, ni n'écoulant la journaliste*) : Pourtant, ce monde immense existe indépendamment de nous. Il est là, tel un sphinx énigmatique.

Journaliste (*ayant entendu la dernière phrase de Einstein*) : Monsieur le Professeur, qui est ce sphinx énigmatique?

Einstein : La nature!

Journaliste : Paul Dirac, un récipiendaire du prix Nobel pour ses découvertes en mécanique quantique, a dit, de votre théorie de la Relativité générale, qu'elle était la plus grande découverte scientifique jamais faite. Max Born, un des plus importants physiciens de ce siècle, a dit qu'elle était le plus grand accomplissement de la pensée humaine sur la nature, la plus merveilleuse combinaison d'une vision philosophique, d'intuitions physiques et d'habiletés mathématiques. Mais vous, Professeur Einstein, quelles émotions avez-vous éprouvées lorsque vous avez réalisé la portée de la Relativité générale?

Einstein : Mes rêves les plus fous devenaient vrais. J'étais superbement content et absolument épuisé à la fois. J'avais une nouvelle théorie de la gravitation qui contenait celle de Newton. Ce fut la plus importante découverte de ma vie.

Journaliste : Pouvez-vous donner à nos auditeurs un indice qui leur permettrait de soulever le voile sur un tout petit coin de votre théorie et leur ferait comprendre l'émotion profonde que vous avez pu ressentir à ce moment?

Einstein : Et bien! C'est comme si le sphinx me donnait un coup de poing en plein plexus solaire. Je venais de résoudre un problème qui avait hanté les physiciens depuis 1840. Un astronome français, Le Verrier, découvrit que l'orbite de Mercure ne se refermait pas en ellipse comme Kepler l'avait dit. Il tint compte alors de toutes les modifications que l'attraction des autres planètes exerçait sur l'orbite de Mercure et découvrit que le point de l'orbite de Mercure qui passait le plus près du Soleil glissait de 43 secondes d'arc par siècle de plus que le prédisaient les lois de Newton. Pour expliquer ce glissement, plusieurs astronomes postulèrent l'existence d'une autre planète. Mais aucune autre planète ne fut découverte. Je pensai alors à utiliser ma théorie de la

Relativité générale pour refaire les calculs, en tenant compte de l'impact de la courbure de l'espace-temps sur l'orbite de Mercure près du soleil. (*Quelques moments de silence. Une grande respiration. Einstein devient extatique au souvenir de ces moments.*)

Journaliste : Oui?

Einstein : Ces calculs me donnèrent 43 secondes d'arc par siècle. La nature me répondait, me donnait un coup de poing au ventre. J'éprouvais des palpitations. Quelque chose en moi, éclata, une bulle de champagne qui gonflait, gonflait et m'envahissait. (*Devenant réflexif, pensif.*) La théorie est d'une incomparable beauté. Et je me dis, elle ne peut être que le livre de la réalité. Dieu n'aurait pu passer à côté d'une si belle théorie.

Silence. On doit sentir une grande paix. La journaliste disparaît. Voir sur un des rideaux un ciel étoilé, la Voie lactée. On entend la respiration profonde d'Einstein, un long soupir.

Einstein : La nature ne nous montre que la queue du lion, mais je sais que le lion appartient à la queue même s'il ne peut se révéler d'un coup, à cause de son énormité. J'ai, pour quelques secondes, eu l'impression que le lion me laissait le contempler.

Freud vient rejoindre Einstein. Einstein se lève et donne la main à Freud. Ils déambulent d'un bout à l'autre du tapis en silence.

Einstein : Je suis heureux d'enfin vous rencontrer. Mon fils vous admire beaucoup. Merci de venir me visiter cette nuit.

Freud : Je voulais depuis longtemps faire votre connaissance.

Einstein : Nous sommes deux explorateurs de l'univers.

Freud : L'explorateur de l'inconscient et celui de la nature, dans un premier et dernier face à face.

Einstein : Oui, vous avez bien compris. Je dois mourir d'un instant à l'autre. Il y a tellement de choses que j'aurais aimé comprendre avant...

Freud fait un geste d'assentiment, d'empathie. Il reste silencieux et sourit.

Einstein : Dites-moi, vous qui, contrairement à moi, avez réfléchi, toute votre vie, sur le comportement humain, existe-t-il une façon de soustraire l'homme à la fatalité de la guerre?

Freud : Je n'en suis pas sûr. Il faudrait un homme nouveau, de nouvelles mentalités, un homo sapiens sapiens... très très sapiens!

Einstein et Freud sourient et restent silencieux quelques instants.

Einstein : Les progrès techniques de ces derniers siècles ont rendu cette question vitale pour l'humanité.

Freud (*essayant lui-même de comprendre*) : Dans les conflits d'intérêts parmi les hommes, la violence emporte la décision. L'objet convoité appartient à celui qui impose sa force physique. Petit à petit, l'utilisation des armes a remplacé la force musculaire. Le vainqueur est devenu celui qui avait les meilleures armes et savait les manier avec le plus d'habileté.

Einstein (*découragé*) : L'homme a un tel besoin de haine et de destruction.

Freud (*poursuivant son idée*) : Avec l'apparition des armes, la supériorité de l'esprit commence à prendre la place de la force musculaire brute.

Einstein : Mais, la visée ultime du combat reste la même.

Freud : Tout à fait. Cependant, au cours de notre évolution, un chemin a conduit de la violence au droit. Lequel d'après vous?

Einstein : Oui?

Freud : Un seul, d'après moi : Celui qui passait par l'union de plusieurs êtres faibles et qui pouvait rivaliser avec la plus grande force d'un seul. La puissance de ceux qui se sont unis constitue le droit, par opposition à la violence de l'individu. ...

Einstein : C'est encore et toujours de la violence prête à se retourner contre tout individu qui s'oppose à elle.

Freud : C'est juste. Pour que le droit s'impose, il faut que cette union devienne stable et permanente.

La journaliste s'approche d'Einstein. Einstein répond, mais c'est clair qu'il est importuné et veut continuer sa discussion avec Freud.

Journaliste : Professeur Einstein, on vous offre la présidence d'Israël. Allez-vous accepter?

Einstein : Je ne suis pas un politicien.

Journaliste : Croyez-vous que seule la politique peut sauver le peuple juif?

Einstein : Si nous ne parvenons pas à trouver à l'avenir la voie d'une coopération et d'un accord honnêtes avec les Arabes, alors c'est que deux millénaires de martyres ne nous ont rien appris et nous mériterons le sort qui sera le nôtre.

La journaliste disparaît.

Freud : Pour prévenir les guerres, les hommes devront s'unir et instituer un pouvoir central.

Einstein : Un pouvoir central! Il lui faudrait obtenir la puissance requise pour intervenir dans les situations de conflit.

Freud : Exactement.

Adu (*reste assis, mais appelle son père, il apparaît et disparaît aussitôt*) : Papa, papa!

Freud : La Société des Nations n'a pas la puissance requise.

Einstein : Elle ne l'aura jamais. Le nationalisme est une hydre aux mille têtes qui augmentent en proportion des efforts faits pour les détruire.

Mileva et Elsa sont éclairées. Elles sortent de l'ombre, mais restent assises.

Mileva (*monologue, reste assise*) : Je n'accepterai jamais ce divorce.

Freud : Cependant, il faut reconnaître que la création d'une telle institution n'a pas souvent été risquée et jamais, je crois, à cette échelle. C'est un pas dans la bonne direction.

Einstein : La déception n'en sera que plus cuisante. Les pays les plus forts prétexteront toujours leurs intérêts immédiats pour ne pas entériner la décision des autres.

Elsa (*monologue*) : Mais Albert, pense au sort de mes filles. Pense à Ilse, à Margot! Régularise un état de fait. Nous devons nous marier. À Berlin, tu pourras te consacrer à tes recherches. Tu auras ta chambre, je t'apporterai tes repas, je serai ton cerbère, ta femme.

Mileva (*monologue*) : Pense à tes fils! Que vont-ils devenir? Crois-tu que ton cœur chantera mieux dans la cage dorée d'Elsa? Toi qui prétendais refuser les conventions bourgeoises. Quelle blague! Et dire que j'y ai cru et...

Elsa (*monologue*) : Cette femme te rendra fou avec ses exigences. Je ne te demande rien. Marions-nous! Je soignerai ton estomac, je te mijoterai tes petits plats préférés. ...

Einstein (*en aparté, de plus en plus perturbé*) : Elsa? Ilse? Margot? Une femme dévouée et ses deux adorables filles. J'éprouve, pour des raisons différentes, autant d'attrait pour l'une que pour l'autre, à la condition qu'elles ne veuillent plus procréer. L'une ou l'autre?

Freud : Depuis des temps immémoriaux, le processus de développement culturel se déploie...

Einstein (*distract, continuant son aparté*) : N'est-ce pas plutôt à la psychologie que s'appliquent les paroles de Bohr? Son rôle n'est pas de découvrir comment est la nature humaine, mais plutôt de découvrir ce que nous pouvons en dire.

Freud : Depuis des temps immémoriaux, le processus de développement culturel se déploie...

Einstein : N'y aurait-il pas de réalité sous-jacente, mais seulement des filets de mots entrelacés qui tisseraient l'apparence d'une réalité?

Einstein s'aperçoit qu'il n'écoutait plus Freud. Il se reprend.

Einstein : Je m'excuse. Ma concentration s'éparpille. Je n'ai aucune excuse.

Freud : Depuis des temps immémoriaux, le processus de développement culturel se déploie à l'échelle de l'humanité nous lui devons le meilleur et le pire de ce que nous sommes.

Adu (*il apparaît et disparaît aussitôt*) : Papa...

Elsa : Une soupe de lentilles. Tout ce qui sera bon pour soigner ton anémie. Je pourrai te procurer du foie. J'ai les moyens!

Elsa et Mileva disparaissent.

Freud : Peut-être ce processus est-il semblable à la domestication animale, il entraîne des modifications corporelles.

Einstein et Freud continuent leur promenade.

Médecin (*voix hors champ*) : Il ne bouge plus. Il respire à peine. La fin approche.

Einstein : Le développement culturel est-il un tel processus organique?

Médecin (*voix hors champ*) : Je ne sais ce que je donnerais pour comprendre les circonvolutions de ce cerveau exceptionnel! Il faudrait le conserver, l'analyser, le disséquer. Dans quelques années peut-être comprendrons-nous d'où lui venaient ses idées lumineuses?

Freud : Des sensations empreintes de plaisir pour nos lointains ancêtres sont devenues pour nous insupportables. La guerre est en contradiction avec les circonstances psychiques imposées par le processus culturel.

Einstein : Je déteste le régime militaire et la dictature sous toutes ses formes, non à cause des élites, mais à cause de l'esprit de troupeau qu'ils engendrent.

Einstein et Freud restent quelques instants silencieux. Freud disparaît.

Einstein (*reprenant son aparté*) : Je suis allergique au nationalisme, au militarisme et à tout ce qui sent la mentalité du troupeau. L'homme qui aime marcher en ligne sous la cravache des ordres aboyés a reçu son cerveau par erreur. Une épine vertébrale aurait amplement suffi.

Einstein retourne s'asseoir et se penche sur une lettre. Le bloc Tete, Adu apparaît. Adu et Einstein écrivent et lisent leur lettre à haute voix.

Adu : Cher papa, tu me demandes comme ça va à l'école. Le professeur a dit que j'avais une cervelle d'oiseau. J'ai beaucoup de difficultés à faire entrer les choses dans ma tête. Mais quand ça réussit alors ça reste. Les autres apprennent plus vite que moi.

Einstein : L'éducation c'est d'allumer des feux et non de remplir des bouteilles. Ne t'inquiète pas, mon Adu, j'ai confiance.

Adu : J'ai beaucoup de peine avec les déclinaisons latines.

Einstein : Écoute-moi, tu as été fasciné par Euclide, comme moi à ton âge. C'est ce qui est important. J'avais moi aussi une mauvaise mémoire et j'étais très peu réceptif. Mais je voulais comprendre et j'imaginai toutes sortes d'expériences. Tu sais, mon Adu, ma première expérience de pensée fut de m'imaginer essayant de rattraper une onde lumineuse. Quand on essaie de courir après un autobus déjà en marche, plus on court vite, plus on se rapproche de l'autobus et finalement si l'on va un peu plus vite que lui on peut le rattraper. Alors, je me disais, il faudrait que je coure plus vite que l'onde lumineuse. Et je pensais et repensais et j'en oubliais de manger. J'ai finalement résolu ce problème des années plus tard, en développant la Relativité spéciale. La petite lueur sacrée de la curiosité risque à tout moment de s'éteindre. C'est à toi de la préserver comme la prune de tes yeux. Le reste viendra.

Adu : J'ai recommencé mes leçons de piano. J'ai lu le petit livre que tu m'as envoyé. J'ai compris la première partie, mais je me suis arrêté aux équations. J'aimerais que tu me les expliques la prochaine fois. À bientôt, cher papa, ton Adu.

Einstein (*replongeant dans ses idées*) : Je ne considère pas que la signification profonde de ma Relativité générale soit la prédiction de quelques faits observables... mais plutôt sa consistance et la simplicité de ses fondements. J'ai acquis un grand respect pour les mathématiques. J'avais pensé jusque-là, dans ma légèreté d'esprit, qu'elles n'étaient qu'un luxe dont on pouvait se passer.

Mileva apparaît.

Mileva (*monologue*) : La petite sorcière dont tu étais follement amoureux. Ton sauvage gamin de rue.

Einstein : J'ai trouvé une équation qui associe la forme de l'univers à ce qu'il contient. Un miracle d'architecture.

Mileva : Et tu m'as pris dans tes bras de la plus naturelle façon, comme tu me le disais, et nous avons eu Lieserl de la plus naturelle façon... comme tu le disais, mais tu n'étais plus là.

Einstein (*prêtant soudainement attention à Mileva*) : Sois heureuse et ne t'inquiète pas, petite sorcière chérie. Je ne t'abandonnerai pas. Tu dois seulement être patiente. Tu verras que mes bras ne sont pas une si mauvaise place pour se reposer même si, maintenant, tout semble aller de travers.

Mileva (*monologue*) : J'ai été la seule femme que tu as vraiment aimée corps et âme. Je suis la seule au monde à te savoir vulnérable, à te connaître vulnérable. Je sais combien j'ai pu te blesser. Tu me l'as bien rendu d'ailleurs. Les autres femmes n'ont été que des aventures ou alors un écrin pour protéger ta recherche. Je l'ai compris trop tard. Beaucoup trop tard. Entre-temps, tu étais devenu tellement sourd, dur, absent, intouchable, inatteignable. Tu t'habituais à ton masque de sage distant. Tu te protégeais et moi, je n'ai pas su me protéger.

Michele Besso invisible depuis le début de la pièce, se lève et se dirige vers les coulisses. L'éclairage le suit. Einstein quitte sa chaise, va vers lui et le retient.

Einstein : Michele! Michele! Ne pars pas! Reste encore un peu. Je veux te parler.

Michele Besso : Maintenant?

Einstein : Oui. Maintenant!

Michele Besso : Je croyais que tu ne voulais plus me revoir. Tu vis encore et moi, je suis mort.

Einstein : Michele! Pas d'excuses entre nous!

Michele Besso : D'accord, que veux-tu me dire?

Einstein : Tu sais ce que j'ai toujours admiré en toi?

Michele Besso : Oui. J'étais une bonne caisse de résonance!

Einstein : C'est vrai. Mais, encore?

Michele Besso : Non.

Einstein : Tu as réussi là où j'ai lamentablement échoué. Tu as été capable d'avoir, année après année, des relations harmonieuses et chaleureuses avec ta femme.

Michele Besso : Tu pensais, n'est-ce pas, que le don de mener une vie harmonieuse est rarement doublé d'une intelligence...

Einstein : Aussi aiguë que la tienne. Oui, c'est juste.

Michele Besso : J'ai eu de la chance.

Einstein : C'est toujours ce que l'on dit pour ménager les susceptibilités de l'autre.

Michele Besso : Ta femme et tes fils restaient à Zurich, et toi...

Einstein : Oui. Ce fut terrible sans mes fils, mais je ne pouvais plus vivre avec Mileva. Comment ai-je pu tenir si longtemps? Sans doute parce que je n'avais pas les moyens financiers pour me séparer d'elle.

Michele Besso : Avec les années, vous vous êtes rapprochés.

Einstein : C'est vrai, mais si tu savais ce que j'ai dû endurer. Elle avait un esprit vengeur et réussissait toujours à présenter, surtout aux hommes, un aspect d'elle qui les séduisait et me faisait passer pour un monstre. Chaque fois que ma femme parlait à un de mes amis et bien, c'en était fait de notre amitié. Tu es le seul à avoir su résister à ses assauts.

Michele Besso : Mileva est morte. Elle n'a pas eu une vie heureuse. Elle n'avait pas reçu le don du bonheur au berceau. Qu'elle repose en paix. Et moi, je t'ai précédé de peu en quittant ce monde étrange.

Einstein : Cela ne signifie rien. Le « maintenant » et le passage du temps sont des trompe-l'oeil dont la physique n'a que faire. Cette séparation entre passé, présent et avenir, n'est qu'illusion pour nous, physiciens croyants.

Michele Besso : Une illusion si tenace qu'elle semble bien réelle.

Ils sourient tous les deux. Quelques moments de silence.

Einstein : Ah! Michele, avec la célébrité, je suis devenu de plus en plus stupide.

Michele Besso : Ne sois pas trop sévère avec toi-même... chacun doit apporter, de temps en temps, son offrande à l'autel de la bêtise.

Einstein : Le destin s'est vengé de mon mépris pour l'autorité, en faisant de moi une autorité.

Michele Besso sourit et hausse les épaules.

Einstein : L'autre jour, j'ai rêvé que Dieu, qui avait pris, pour l'occasion, les traits de mon vieux professeur, me disait d'une voix de stentor : « Votre présence en ce monde ruine mon autorité. Einstein, vous n'arriverez à rien! »

Einstein : Imagine, Michele, je représente une figure de père pour l'humanité, alors que, pour mes fils, ah! et puis... je ne sais pas ce que je peux représenter pour eux.

Michele Besso : Tu te poses trop de questions inutiles.

Einstein : Je suis un voyageur solitaire, je n'ai jamais appartenu à un pays, à un état, à une maison, à mes amis, ou même à ma famille immédiate. Devant tous ces liens, j'ai toujours éprouvé un sentiment d'éloignement... un besoin de solitude.

Michele Besso : Tu as toujours détesté te faire mettre en bouteille. Tu es gentil avec les gens aussi longtemps qu'ils ne déposent pas leur fardeau émotionnel à ta porte.

Einstein : Oui, c'est bien ça!

Michele Besso (*sur un ton ironique, comme s'il lisait un article journalistique*) : Un mélange de froideur, d'amusement et de détachement, flotte à travers son sens passionné de justice et de responsabilité sociale, contrasté par son manque de besoin de contacts personnels directs. Voilà!

Einstein : Tu me connais bien.

Michele Besso (*se riant d'Einstein*) : Ne ris pas de moi! Je connais par coeur les clichés que même toi, au besoin, tu emploies pour te protéger. La seule personne qui t'a vraiment connu comme si elle t'avait tricoté à l'envers et à l'endroit, c'est Mileva.

Einstein : Oui, tu as probablement raison. En ces derniers moments de mon passage sur terre, je reviens encore et encore à son souvenir. C'est étrange. Tu ne trouves pas?

Michele Besso : Non!

Einstein : Tu sais, Michele, le cosmos est devenu le pivot de ma vie émotionnelle. (*De plus en plus passionné.*) Pour moi, parler des étoiles est quelque chose de terriblement intime. Devant un ciel étoilé, j'éprouve un sentiment de gratitude sans destinataire, je reste là, bouche bée, comme un amoureux transi.

Michele Besso : Le mystère de la vie.

Einstein : La plus belle expérience que nous puissions faire.

Michele Besso : Je te laisse mon vieil ami, on se retrouvera bientôt.

Einstein : Un des bons côtés de la vieillesse est d'arriver non seulement à prendre ses distances, mais à les valoriser. Je commence à me sentir à l'aise au milieu de ce tumulte insensé, dans un détachement conscient de toutes ces choses qui préoccupent la folle communauté humaine. Pourquoi ne serais-je pas content d'être membre du personnel infirmier d'un asile de fous?

Ils éclatent de rire tous les deux.

Michele Besso : Mais, la vieillesse n'est qu'une illusion!

Einstein (*souriant*) : Une illusion si tenace qu'elle semble bien réelle.

Michele Besso disparaît et Einstein retourne s'asseoir. Il commence à écrire et à réfléchir. Le bloc Tete, Adu apparaît.

Adu : Cher papa, comment va ton estomac? Bien, j'espère. Tu m'as demandé plusieurs fois des nouvelles de l'avion. Je ne l'ai jamais essayé dehors et je n'ai pas encore de petites roues sous le cadre qui lui permettraient de prendre de la vitesse avant l'envol. De plus, le moteur a des ratés. J'ai donc décidé d'en faire un nouveau. Peux-tu me dire quelle doit être la grandeur de l'angle pour obtenir le meilleur succès pour environ 1 000 rotations par minute? Regarde mon dessin. Tu comprendras. Pour le train d'atterrissage, je prendrai les roues de ma locomotive que je fixerai à des aiguilles à tricoter. C'est une bonne idée, n'est-ce pas? Réponds-moi vite. Ton Adu.

La journaliste se présente devant Einstein. Einstein se lève et se dirige vers son vélo.

Einstein : Je vous vois et ça me donne le goût de faire du vélo et de réciter une comptine. Vous la connaissez?

Backe, backe Kuchen, der Bäcker hat gerufen.
Wer will schönen Kuchen backen,
der muss haben sieben Sachen,
Zucker und Salz, ...

Journaliste (*l'interrompant*) : Ce phénomène s'appelle prendre la poudre d'escampette et faire un détournement de questions. (*Ils éclatent de rire tous les deux.*) Monsieur le Professeur, croyez-vous en Dieu?

Einstein : Je suis un non-croyant profondément religieux.

Journaliste : C'est trop facile comme réponse.

Einstein : Vous trouvez?

Einstein prend son vélo et recommence à se promener. La journaliste le suit tant bien que mal.

Einstein : Je crois au Dieu de Spinoza qui se révèle dans l'harmonie de tout ce qui existe.

Journaliste : C'est un peu trop abstrait pour moi!

Einstein : Je ne crois pas en un Dieu qui s'occupe des bêtises humaines. Le mot Dieu n'est pour moi rien de plus que l'expression et le produit des faiblesses humaines.

Journaliste : La Bible?

Einstein : La Bible? Des légendes, certes honorables, mais primitives et assez puérides. Une superstition enfantine.

Journaliste : Une religion cosmique qui ne connaît ni Dieu à l'image de l'homme, ni dogme, ni Église?

Einstein : Oui.

Journaliste : Est-ce vraiment une religion?

Einstein s'arrête et descend de son vélo.

Einstein : Si quelque chose en moi peut-être dit religieux c'est bien mon admiration sans bornes pour la structure du monde que la science nous révèle. Je crois en un monde rationnel ou, à tout le moins, intelligible.

Journaliste : Mais vous en tant que scientifique...

Einstein : Vous savez la plus grande satisfaction pour un scientifique comme moi est de réaliser que Dieu, lui-même, n'aurait pu changer les relations entre l'espace, le temps, l'énergie, la matière, pas plus qu'il n'aurait pu décréter que 4 est un nombre premier.

Journaliste : Vous voulez dire que Dieu est soumis à l'inévitabilité des lois de la nature?

Einstein : Certainement. (*Avec enthousiasme.*) Quel désir de comprendre et quelle foi profonde dans le caractère raisonnable de la construction du monde devaient être à l'oeuvre chez Kepler et Newton pour qu'ils puissent dévoiler le mécanisme de la mécanique céleste! Ce sentiment religieux cosmique est la motivation la plus noble et la plus forte qui habite toute recherche scientifique. C'est lui qui dispense la force de rester fidèle à un but malgré de nombreux échecs toujours renouvelés.

Journaliste : Mais n'éprouvez-vous jamais de culpabilité par rapport à votre plus célèbre équation $E=mc^2$ qui a rendu la bombe atomique possible?

Einstein : Vous pensez que la malheureuse créature que je suis, pour avoir découvert et publié la relation existant entre la masse et l'énergie, a fondamentalement contribué à amener cette situation lamentable.

Journaliste : Il me semble...

Einstein : Vous pensez que j'aurais dû, déjà, en 1905 prévoir la fabrication des bombes atomiques? Mais réfléchissez! La possibilité de provoquer des chaînes en réaction repose sur des données empiriques que l'on ne pouvait même pas soupçonner en 1905.

Journaliste : De plus, n'est-ce pas votre intervention qui a lancé la recherche sur sa faisabilité?

Einstein : Si j'avais su que les Allemands ne réussiraient pas à produire une bombe atomique, je n'aurais jamais levé le petit doigt! Mais, nous avons tous pensé que les Allemands perceraient le mystère de la bombe atomique avant la fin de la guerre.

Journaliste : Si j'avais su... oui, c'est ainsi que va la vie!

Einstein : Et la mort!

Journaliste : Et maintenant que nous avons la bombe...

Einstein : La force la plus révolutionnaire, depuis la découverte du feu par l'homme préhistorique, a été mise au monde par notre génération. Cette puissance de l'univers ne peut s'accommoder d'un concept politique aussi étroit que le nationalisme.

Journaliste : Oui, je sais que vous croyez en un gouvernement mondial. Ce n'est pas très réaliste. N'est-ce pas une idée assez naïve?

Einstein : Si l'idée d'un gouvernement mondial n'est pas réaliste, alors il y a une seule vue réaliste pour notre futur.

Journaliste : Oui? Quelle est-elle?

Einstein : La destruction de l'homme par l'homme.

Journaliste : En science, vous cherchiez une théorie unitaire expliquant le cosmos, en politique, un fédéralisme basé sur des principes universels pour gouverner le monde. Votre instinct pour l'unification ne vous a jamais abandonné.

Einstein : Jamais

Journaliste : Je crois qu'un des aspects les plus marquants de votre personnalité est votre non-conformisme qui vous a permis d'être en même temps l'acteur et le spectateur de votre passage sur terre.

Einstein : Ce que j'admire chez Galilée, c'est son combat passionné pour la science et son rejet des dogmes basés sur l'autorité.

Journaliste : Vous êtes un solitaire et un rebelle irrévérencieux ayant un lien intime avec l'humanité. Vous avez été le serrurier des mystères de l'atome et avez lu l'esprit du créateur du cosmos.

Einstein : Êtes-vous en train de rédiger mon épitaphe?

Journaliste : Pas encore. Professeur Einstein. Pas encore! Après tout, pourquoi ne pas faire ce tour de voilier?

Einstein descend de son vélo. Tous les deux se dirigent lentement vers le rideau où se trouve le voilier. Einstein prend la journaliste par le bras.

Journaliste : Et Princeton, où vous travaillez depuis votre arrivée aux États-Unis?

Einstein : Princeton est un petit coin de terre merveilleux, cérémonieux, d'un comique peu ordinaire, où vivent de minuscules et guindés demi-dieux. Mais on peut, au prix de quelques manquements délibérés à l'étiquette, s'y ménager quelques instants de paix.

Journaliste : Machiste?

Einstein : Ni plus ni moins que les hommes de ma génération.

Journaliste : Misogyne?

Einstein : J'aime les femmes.

Journaliste : Ah! Oui? Et elles?

Einstein : Elles m'attirent et je les attire... tout cela ne dure que dix minutes.

Journaliste : Vous avez décidé de vivre aux États-Unis et d'y finir vos jours. Pourquoi les États-Unis?

Einstein : Ce qui m'attache à ce pays c'est cet esprit démocratique que l'on y respire. Personne ne s'humilie devant une autre personne ou une autre classe. L'individu a le droit de dire ce qu'il pense quand il le veut. La jeunesse américaine a la chance de voir un futur non encombré par de vieilles traditions rétrogrades. Elle est plus créative. Je n'avais jamais respiré cet air d'égalité en Europe.

Journaliste : Mais, dites-moi, comment se fait-il que des gens qui n'ont jamais été intéressés par les sciences aient fait de vous une telle célébrité?

Einstein (*en riant*) : Je crois qu'il s'agit d'une réaction psychopathologique.

Journaliste : Dites-nous, Monsieur le Professeur, vous que l'on considère comme l'égal de Newton...

Einstein s'arrête brusquement, il contemple le ciel. Un long moment de silence.

Einstein : Vous vous imaginez, sans doute, que je regarde l'oeuvre de ma vie avec une calme satisfaction?

Journaliste : Comment pourrait-il en être autrement?

Einstein : Il n'en est rien.

Journaliste : Vous éprouvez donc des doutes sur vos théories?

Einstein : Aucun concept ne m'a convaincu de sa pérennité. Je me demande même si je suis sur la bonne voie.

Journaliste : Qu'en pensent les scientifiques, les physiciens, vos collègues?

Einstein : Ils voient en moi, à la fois, un hérétique et un réactionnaire qui s'est, pour ainsi dire, survécu à lui-même.

Journaliste : Pourtant, vous êtes aussi célèbre que Marilyn Monroe. Vous êtes une icône que l'on voit sur les tee-shirts, les tasses, les affiches, tout cela ne vous apporte-t-il pas une certaine satisfaction?

Einstein : Le sentiment d'insuffisance vient de l'intérieur, le sentiment d'être inadéquat, le sentiment de n'avoir pas atteint le but que l'on s'était proposé. Il ne peut, sans doute, en être autrement quand on a l'esprit critique et qu'on est honnête. Heureusement que j'ai deux gardes-corps efficaces qui me tiennent en équilibre malgré les influences extérieures.

Journaliste : Ah! Oui? Où sont-ils? Je ne les ai jamais rencontrés.

Einstein : L'un s'appelle 'Humour' et l'autre 'Modestie'.

Ils éclatent de rire tous les deux.

Journaliste : L'enthousiasme qu'éprouvent les gens envers vous ne viendrait-il pas du fait que vos théories ont quelque chose à faire avec l'univers et l'univers a quelque chose à faire avec la religion? Vous comblez les deux plus importants besoins de l'homme. La connaissance et la religion.

Einstein : Peut-être!

Journaliste : Vous divisez, maintenant, votre temps entre la politique et la recherche.

Einstein : Mes équations sont beaucoup plus importantes pour moi. La politique, c'est pour aujourd'hui, mes équations sont pour l'éternité.

Journaliste : Selon vous, que deviendra votre théorie de la Relativité générale?

Einstein : Il n'y aurait pas pour ma théorie de meilleur destin que celui d'indiquer le chemin vers une théorie plus englobante qui l'inclura comme un cas limite.

Journaliste : Vous pensez à votre Relativité générale par rapport à la théorie de la gravitation de Newton.

Einstein : Oui.

Tous les deux reviennent lentement vers la chaise. La journaliste disparaît. Einstein s'assoit. Il s'appuie contre le dossier de sa chaise et lève la tête vers le plafond. Il voit le voilier projeté sur un des rideaux qui ondule.

Einstein : Aussi longtemps que je serai capable de travailler, je ne me plaindrai pas. Le travail est la seule chose qui donne substance à la vie.

Infirmière (voix hors champ) : Un anévrisme cérébral aurait été plus fulgurant?

Médecin (voix hors champ) : Oui.

Adu : Merci, papa, pour ta carte postale. J'ai fait un autre bateau. Il possède une cabine que j'ai construite avec le bois d'une boîte de cigare. J'ai aussi ajouté des voiles que je peux monter et descendre. Il a une quille et un gouvernail.

Tete délaisse son petit train et écrit une carte postale à son père.

Tete : Mon très cher papa, c'est difficile, parfois, d'avoir un papa si important. On se sent si peu important soi-même. Les papas qui remplissent leur vie de travaux importants donnent souvent naissance à des enfants nerveux, malades et même, complètement idiots, comme moi. Viens nous voir, papa, je m'ennuie beaucoup de toi et Adu aussi. Viens vite.

Il donne sa carte postale à Adu.

Einstein (à sa table, écrivant une lettre et la lisant à haute voix) : Mes chéris, C'est vraiment dommage que vous soyez si mal conseillés. Il y a une bonne école polytechnique ici et vous pourriez y vivre tellement mieux avec l'argent que je vous donne. En Allemagne, on obtient le double de ce que l'on obtient en Suisse et je continuerai à vous donner le même montant. Maintenant, avec ce taux de change, je peux à peine subvenir à vos besoins et j'ai dû emprunter. Ne pensez pas que Zurich est le seul endroit sur la terre où l'on peut vivre heureux. En plus, nous ne serions plus si terriblement loin les uns des autres. Parlez à des gens qui ne sont pas aussi fanatiquement attachés à la Suisse. Votre résistance au changement n'est pas naturelle. Mes amis m'ont

souvent reproché d'obtempérer à des souhaits qui s'avèrent si peu raisonnables. Ne soyez pas aussi têtus. Écrivez-moi bientôt et dites-moi que vous êtes d'accord avec votre papa.

Einstein cesse d'écrire, allonge ses jambes sous la table, repose la plume, s'appuie contre le dossier de la chaise et lève les yeux au plafond.

Einstein : Quand on a tourné et retourné en rond dans sa tête, des jours et des nuits entières, toutes les facettes d'un problème émotionnel dont on ne trouve pas la solution alors, pour ne pas devenir complètement fou, il faut se lancer dans un labeur intellectuel intensif, épuisant... et alors, on peut, de temps en temps, sortir la tête du tourbillon maléfique, on respire, on respire profondément, et on voit qu'il y a encore des étoiles dans le ciel.

Einstein se lève et est rejoint à nouveau par Michele Besso. Ils marchent tous les deux.

Michele Besso : Je ne pouvais te laisser seul dans un tel moment. Je suis revenu.

Einstein : Merci, mon vieil ami.

Michele Besso : Marchons comme nous l'avons...

Einstein : Si souvent fait ensemble.

Michele Besso : Pour comprendre la Relativité spéciale, on a dû abandonner les images de la mécanique de Galilée.

Einstein : De même que pour arriver à la mécanique de Galilée on a dû abandonner les images organiques d'Aristote fondées sur le sens commun. La physique a toujours avancé sur le repli du bon sens.

Michele Besso : Oui, tu as raison, la physique d'Aristote était basée sur les évidences de nos sens. Aujourd'hui, nous avons relégué nos sens dans les toiles d'araignée du grenier. Peut-être devons-nous y revenir, un jour, les dépoussiérer un à un, apprendre à les apprivoiser.

Einstein : C'est en gardant vivantes des questions sur le temps et l'espace, c'est en repoussant les intuitions basées sur le bon sens que la physique est parvenue à la Relativité spéciale.

Michele Besso : Oui et dans ton cas, en pourchassant, comme Kepler, des arguments d'esthétisme et de simplicité.

Einstein : Les lois de la nature sont les décrets du destin. Nous les approchons avec des théories qui expliquent moins, mais qui prédisent plus. Comment forcer la nature à répondre sans passer par les imprécisions de nos instruments?

Michele Besso : Faudrait-il revenir à une conception organique superaristotélicienne? Rebâtir des intuitions qui répondent directement aux nouveaux décrets du destin?

Einstein : Cette impitoyable inévitabilité est ce qui règne dans la pensée scientifique. En fait, nous avons dévoilé plus que nous pouvons voir et comprendre. Et ce dévoilement nous le cernons par des prédictions, nous obtenons même des résultats technologiques importants, mais notre esprit piétonnier, pour la première fois de son histoire, est renvoyé continuellement à ses propres limites et ne peut se sortir du masque de fer qui le comprime. Il faut un homme nouveau... et je suis un bien vieil homme. Il est temps que je parte. Partons tous les deux.

Michele Besso : Je suis déjà parti. Viens me rejoindre.

Ils marchent tous les deux en silence.

Einstein : Je ne peux, ni ne veux imaginer un individu qui survit à sa mort corporelle. Les âmes faibles se bercent de telles pensées, par égoïsme ou peut-être, par crainte. Il me suffit d'avoir la conscience et l'intuition de la merveilleuse construction de l'univers, de m'efforcer de comprendre une parcelle, si minime soit-elle, de la raison qui se manifeste dans la nature.

Michele Besso : En ces derniers moments, tu retrouves ton vieil ami de toujours. J'ai regretté nos longues promenades quand tu es parti pour les États-Unis.

Einstein : Oui, je sais. Pourquoi n'es-tu pas venu m'y rejoindre?

Michele Besso disparaît. Einstein s'assoit sur sa chaise. Faire entendre un peu plus fort qu'avant, des extraits du deuxième mouvement de la 4e symphonie de Beethoven ... ceux de la fugue et de la marche funèbre.

Einstein (*il écoute attentivement*) : Ce que j'ai toujours apprécié chez Bach et Mozart c'est cette architecture musicale qui semble parler de la structure de l'univers. Beethoven, lui, a composé sa musique à la sueur de son front, une architecture humaine. C'est trop personnel, presque un aveu de nudité. Beethoven me prend à la gorge. Pourquoi? C'est de l'essence humaine brute. Oui, c'est la raison de mon éloignement. Il remue en moi des émotions qui m'empêchent de poursuivre mes visualisations, mes expériences de pensée, qui m'empêchent de traquer les plans de l'univers. Aujourd'hui, je le laisse couler en moi et j'éprouve, pour la première fois, l'illusion de mourir.

On entend encore des extraits du deuxième mouvement de la 4e symphonie de Beethoven.

Einstein : Sentir l'ivresse du vent dans les voiles, répondre sans penser au moindre changement de la brise, des embruns, de la lumière, du courant. Seul, seul. (*Les personnages, d'une manière furtive, quittent le tapis. Einstein est seul en scène. L'éclairage n'est dirigé que sur lui.*) Si le temps est réversible, le moi peut-il exister?

Non! Le moi se forme dans la durée d'un temps irréversible. L'illusion tenace du temps qui passe. L'illusion tenace du moi. L'illusion tenace du moi qui vit et meurt.

Adu (*voix hors champ*) : Papa, papa reste encore un peu.

Einstein : Adu, je n'aurai pas le temps d'aller te voir. Ah! Mes petits, je vous ai tellement aimé, peut-être le saurez-vous un jour. (*La voix d'Einstein commence à s'éloigner.*) Et puis quelle importance dans toute cette immensité étoilée?

Adu (*voix hors champ de plus en plus faible*) : Reste encore un peu... regarde mon avion... tu seras fier de moi. Le décollage, c'est pour demain. Attends un peu. Pourquoi, papa? Pourquoi maintenant?

Tete (*voix hors champ de plus en plus faible*) : Pourquoi, papa? Pourquoi pars-tu toujours?

Einstein (*la voix devient étrangement lointaine*) : Je me suis retenu à mes souvenirs... comme à cette canne au bord du précipice dans les Alpes. J'ai inventé des scénarios et des entrevues qui n'en finissaient plus. Maintenant, je dois quitter cette vie qui m'a tellement donné. Je me sens glisser, partir, ou peut-être suis-je au repos et c'est l'univers qui glisse, qui part et m'abandonne seul sur le quai?

Médecin (*voix hors champ, après quelques instants*) : C'est la fin.

Einstein (*la voix faiblit de plus en plus, s'éloigne de plus en plus*) : La chose la plus incompréhensible de l'univers, c'est... qu'il est compréhensible. Toutes mes tentatives pour parvenir à une théorie unitaire ont échoué. Peut-être... après tout... Dieu est-il... un tout petit peu... malicieux?

Infirmière (*voix hors champ*) : Oui.

Médecin (*voix hors champ*) : Il est 1 h 15 du matin, le 18 avril 1955.

La tache rouge recouvre l'écran. Petit à petit, la noirceur prend tout.

FIN

Documentation

Balibar, F., *Einstein, La joie de la pensée*, Découvertes Gallimard, science et techniques, Gallimard, 1993.

Balibar, F., *Albert Einstein, Physique, philosophie, politique*, Textes choisis et commentés par Françoise Balibar, Éditions du Seuil, 2002.

Buchwald, D.K. et al, (Editors), *The collected papers of Albert Einstein, Volume 10, The Berlin years: Correspondance, May-december 1920, and Supplementary Correspondance, 1909-1920*. English translation of selected texts by Ann M. Hentschel, Princeton University Press, 2006 (Copyright by the Hebrew University of Jerusalem).

Calle, C.I., *Einstein for Dummies*, Wiley Publishing, Inc., Hoboken, NJ, 2005.

Einstein, A., M. Besso, *Correspondance 1903-1955*, Traduction, notes et introduction de Pierre Speziali, Hermann, Paris, 1972

Einstein, A., L. Infeld, *The Evolution of Physics*, Simon and Schuster, New York, 1961.

Einstein, A., *Oeuvres choisies 4, Correspondances françaises*, Éditions du Seuil / Éditions du CNRS, 1989.

Einstein, A., *Oeuvres choisies 5, Science, Éthique, Philosophie*, Textes choisis et présentés par Jacques Merleau-Ponty et Françoise Balibar, Éditions du Seuil / Éditions du CNRS, 1991.

Frank, P., *Einstein, His Life and Times*, Da Capo Press, Inc., (Alfred A. Knopf, Inc.) 1953.

Isaacson, W., *Einstein, His life and Universe*, Simon & Schuster, 2007.

Pais, A., *The Science and the Life of Albert Einstein*, Oxford University Press, 1982.

Panek, R., *The Invisible Century, Einstein, Freud, and the Search for Hidden Universes*, Viking, 2004.